

Les Films Des Deux Rives et 1001 Productions
présentent

LA PHILO VAGABONDE

UN FILM DE YOHAN LAFFORT



© D. Hennebaut

AVEC ALAIN GUYARD

Réalisateur: Yohan Laffort - Image: Yanick Dumas - Images additionnelles: Olivier Guerin et Yohan Laffort - Son: Frédéric Maury

Son additionnel: Frédéric Gremeaux et Frank Tawil - Montage: Lionel Delebarre - Musique: Régis Deneque et Simon Fache

Production: 1001 Productions - Distribution: Les Films Des Deux Rives

www.filmsdesdeuxrives.com

CEMÉA

philosophie
MAGAZINE

là-bas si j'y suis

languedoc.roussillon
cinema

Les films des deux rives

SDI
Syndicat des
Distributeurs
Indépendants

LA PHILO VAGABONDE

UN FILM DE YOHAN LAFFORT



Durée du film : 1h38
France - 2016 - Documentaire

AU CINEMA LE 5 OCTOBRE

DISTRIBUTION

Les Films Des Deux Rives
2 rue Lacombe
34 000 Montpellier
www.filmsdesdeuxrives.com

PROGRAMMATION

Pauline Richard
07 83 94 77 77
filmsdesdeuxrives@yahoo.fr

PRESSE

Ciné-sud Promotion
Claire Viroulaud
assistée de Mathilde Cellier
01 44 54 54 77
claire@cinesudpromotion.com

SYNOPSIS

Alain Guyard est philosophe forain. En plein champ, en prison ou au fond d'une grotte, il met la philosophie dans tous ses états et la ramène à sa dimension charnelle et subversive, au plus près des citoyens.

Cette philosophie buissonnière nous aide à comprendre notre rapport au monde et à autrui pour tenter d'agir et d'assumer notre humaine condition.

Et la pensée peut enfin vagabonder.





ALAIN GUYARD

Alain Guyard a enseigné la philosophie 20 ans en lycée. En congé de l'Education nationale depuis quelques années, il devient « philosophe forain » avec la volonté de faire sortir la philosophie du carcan académique dans lequel elle a été enfermée.

Avec son association « Diogène Consultants », il dispense des cours de philo là où on les attend le moins, le but étant de « mettre la philosophie dans tous ses états, hors les murs de l'université et du lycée, loin des intellectuels maniérés et poseurs. La mettre dans les prisons, les hôpitaux, les bistros, les concerts, les quartiers, au fond des grottes et dans la rue. Il s'agit de ramener la philosophie à sa dimension charnelle, dérangement, remuante, faisant irruption là où on ne l'attend pas, causant à tous les hommes, même aux humbles sans grade et sans diplôme. Surtout à eux ».

Alain Guyard anime également des ateliers d'écriture dans des prisons, pour des associations et dans des universités populaires. Il a écrit plusieurs pièces de théâtre et publié en 2011 son premier roman, *La zonzon* aux éditions du Dilettante sur son expérience de « prof de philo pour taulards ».

LE REALISATEUR

Yohan Laffort réalise des films documentaires depuis une vingtaine d'années. Ses films questionnent les notions d'identité, de culture, de transmission, d'altérité, interrogent les formes politiques et poétiques de résistance qui s'incarnent dans des personnages et des façons de vivre toujours singulières, humaines, respectueuses de l'autre, mais toujours en prise avec la vie.

AU CHEVET DU VIEUX MONDE - Prix du Jury, Rencontres cinématographiques sur le monde rural, Saint Martin en Haut Rhône - 2013

SOLEILS SOLITUDES - Prix Réactions en Chaînes du Mois du Doc, 2009

TERRE D'EXIL - Prix René Vautier (représentation du monde du travail), Prix du meilleur documentaire « Regard du monde sur l'Afrique et les pays Créoles » au festival de Montréal, 2004, etc.



LE DESIR DU FILM

La première fois que j'ai entendu Alain Guyard c'était en 2011 sur France Inter, par hasard. J'ai tout de suite été séduit par ce personnage, hâbleur et impertinent, mais aussi passionné et persuasif, qui rompait avec les discours policés des habituels philosophes patentés. Quelques jours plus tard je lui proposais de faire un film ensemble et il acceptait.

En tant que citoyen, j'ai toujours été convaincu que la pratique philosophique est fondamentale en ce qu'elle offre à chacun d'entre nous la liberté de penser par soi-même, d'aborder la complexité du monde d'aujourd'hui avec les outils de la pensée.

Loin de tout ce prêchi-prêcha philosophique bien pensant autour du « développement personnel », à la recherche béate du bonheur, Alain Guyard dénonce l'« entre soi » et cette mode philosophique réservée aux classes détenant déjà, soi-disant, un capital culturel (cafés philo, etc.).

Mais quelles nouvelles « valeurs » inventer et comment la philosophie peut nous y aider ? Comment se forger des nouvelles « armes » intellectuelles pour analyser sans complaisance notre rapport au politique et élaborer des postures de résistance et de combat ?

Les repérages et ma fréquentation avec Alain Guyard me confortaient dans le désir de ce film : l'énergie qui se dégageait du personnage autant que la façon dont ses interventions résonnaient en moi. Les échanges avec son public m'indiquaient des pistes fécondes, où il s'agirait, au-delà du simple portrait, de montrer comment la pensée pouvait se déployer tout au long d'un film et peut-être devenir sa matière même.

Tout à coup, Alain Guyard interrogeait aussi mon rapport à la création et à mes films.

Comme cinéaste, si Alain Guyard m'intéresse autant, c'est parce qu'il se revendique avant tout comme « philosophe forain » au plus près du peuple : cette philosophie foraine, buissonnière, itinérante, proche des citoyens, devient peu à peu un voyage, une aventure philosophique, mais aussi une aventure initiatique et cinématographique. J'ai souhaité rendre compte d'une pensée en mouvement, filmer cette parole, capter cette énergie et la façon dont elle se diffuse dans l'espace social.

YOHAN LAFFORT

ENTRETIEN ENTRE ALAIN GUYARD ET YOHAN LAFFORT

YL (Yohan Laffort) : Dans le film on a assez peu d'éléments sur ton parcours, à part la discussion en aparté dans la grotte où l'on apprend que tu as enseigné la philosophie quelques années...

AG (Alain Guyard) : À la base, j'étais parti pour des études fades et sans grâce de sciences économiques pour vendre des bagnoles d'occasion à des secrétaires qui n'y connaissaient rien parce qu'elles venaient de divorcer. Mais en même temps, j'avais aussi une disposition à me poser des questions totalement inutiles. C'est quelque chose qui m'a accompagné toute mon enfance, et qu'ont en commun tous les enfants. Mais plus tard, les adultes répriment cette disposition naturelle à s'interroger, à s'émerveiller, cette pratique ordinaire de l'étonnement, dont Aristote dira qu'elle est la mère de la philosophie. À l'âge où mes petits copains s'astiquaient sur Penthouse, ou s'usaient les yeux sur Auto Moto magazine, moi je suis tombé dans une littérature de contrebande qui m'a fait plus encore monter la pression dans la cocotte.

YL : Tu peux expliquer ce que tu appelles « littérature de contrebande » ?

AG : D'abord, je me bouffais tous les classiques de la SF, parce que la science-fiction d'un Arthur C. Clarke (*L'Odyssée de l'espace*), d'un Isaac Asimov, d'un Pierre Pelot ou encore d'un Fredric Brown, c'était pour moi une littérature conceptuelle, qui imaginait des mondes autrement, privés d'État – je pense à *Nos armes sont de miel* de Pelot ou au *Colosse anarchique* de Van Vogt. Mais, plus radicalement, encore, je me jetais aussi avec délectation sur des ouvrages aujourd'hui illisibles ou introuvables comme le *Nouveau rapport sur les O.V.N.I* de J. Allen Hinek, ou bien encore ce livre de Charles H. Fort qui supposait – preuve à l'appui ! - que la terre était entourée d'une gelée de laquelle tombaient pluies de grenouilles et autres objets improbables ! J'ai lu aussi à cette époque *Le Matin des magiciens* de Pauwels, qui lança dans les années soixante l'embellie des études occultistes, et les impostures de Tuesday Lobsang Rampa (*Le troisième œil*, etc.), le plombier britannique qui rédigea son autobiographie fantaisiste et délirante en moine tibétain. C'est tout cela qui a constitué ma véritable éducation à la philosophie.



YL : Alors, le rapport avec la philosophie ?

AG : Il ne faut jamais oublier ce qu'est la philo et d'où elle vient. Il ne faut pas la fétichiser.

Pour entrer en philosophie, il n'y a que trois chemins. Celui de l'enfance conservée, comme moment de l'émerveillement. C'est ce que raconte Marcel Conche dans son autobiographie, et il y a un peu de ça chez moi. Le second, c'est celui de la rencontre avec les textes fondateurs de la spéculation. J'ai eu aussi de ça en terminale et dans mes premières années de fac, et un balèze du genre de Nicolas Berdiaeff te dira qu'à quatorze ans, il se prenait un kiff formidable à lire Kant dans la bibliothèque paternelle - ça, j'avoue, ce n'est pas dans ma catégorie de boxe.

Mais je pense qu'il y a une troisième voie : c'est le fantastique. Même, j'ai été touché comme tout le monde par la merveille. Ado, grâce à mon prof, j'ai pu m'enivrer de la spéculation. Mais la source de mon enthousiasme philosophique, c'est le fantastique. Je le dois à toute cette crypto-littérature, honnie, méprisée, délirante, mais qui maintient ouverte la possibilité de penser le monde autrement. Je pense que c'est aussi la raison pour laquelle aujourd'hui, je dirais de la philosophie qu'elle n'est rien d'autre qu'une sous-catégorie de la littérature fantastique. Il ne faut jamais oublier ça, sinon tu fossilises la philosophie en idéologie un peu paranoïaque, détentricrice du vrai, condition du salut, promesse de libération. Faut arrêter un peu.

YL : Donc les philosophes seraient quelque part des auteurs fantastiques ?

AG : Le premier auteur fantastique, on dira ce qu'on voudra, c'est Platon. Et comme tout auteur de fantastique, il te fout suffisamment la fièvre pour te persuader que son monde fantastique est le seul réel, et que toi, pensant être au plus près du réel, tu vis dans les brumes de l'illusion. Tous les auteurs de philosophie partagent en commun une prétention à dire le réel et une manière de le dire qui touche au fantastique. Récemment, j'ai lu une définition de la philosophie par Léon Brunschvicg que j'ai trouvée formidable : « La philosophie c'est la science des problèmes résolus ! ». C'est quand tout va bien que d'un coup la philosophie fait irruption. Je pense que j'étais toujours dans cet état-là, qui est peut-être un état doucement pathologique ou un état d'inadaptation au réel ou au monde. Et puis je l'avais mis en veille ou en sourdine ça, et quand j'ai rencontré la philosophie au bac, je me suis rendu compte que finalement j'avais raison d'être un peu tordu de cette manière ! Je me suis alors détourné de l'idée qu'il fallait trouver un travail et faire de l'argent, et je me suis installé définitivement dans cette place de celui qui a compris qu'il n'en a pas - c'est ça la philo, aussi. Et donc j'ai engagé des études de philo. Voilà pour mes années d'apprentissage.

YL : Ensuite, tu t'es engagé sur une thèse ?

AG : Ma thèse, je l'ai faite sur la « contre-culture philosophique ». J'avais essayé de m'intéresser à tous ceux qui sont décriés par la philosophie. Mais ce n'était pas une philo parallèle à la manière d'Onfray, quand il fait sa contre-histoire de la philosophie. Ce qui m'intéressait, c'étaient ceux qui sont repoussés loin de la philosophie. Par exemple, au moment où tu as les Lumières au 18ème siècle, ce qui m'intéressait c'était l'Illuminisme. Par exemple, Emanuel Swedenborg te raconte tranquillement en fumant sa pipe comment il s'est fait arracher la peau et jeter dans un chaudron par les démons, et que depuis, il a la capacité de sortir de son corps pour faire des petites randonnées sympathiques, histoire de causer avec le Christ ou de se payer des week-end sur les autres planètes, pour draguouiller les martiennes. On les a appelés les Illuminés.

YL : Bon, mais il fallait bien vivre... T'es finalement devenu prof en lycée ?

AG : Au bout de trois années de philo après le bac, j'étais en capacité de pouvoir faire des remplacements, à la place des profs malades. Et comme j'avais besoin de fraîche pour pouvoir grailer, j'ai commencé à enseigner à l'âge de vingt ans et notamment la première année à des mômes qui étaient plus âgés que moi.

YL : Quel genre de prof était Alain Guyard ?

AG : C'est aux mômes qu'il faudrait demander ! Mais franchement, même jeune et proche d'eux, j'étais super intransigent et je voulais vraiment les faire taffer. J'ai vraiment aimé l'enseignement. Je suis issu d'une famille pour qui l'école laïque est la matrice de la République. Et enseigner n'est pas une activité professionnelle parmi d'autres, c'est l'activité humaine par excellence. Quand je bossais en lycée, j'annonçais à la rentrée aux mômes que mon cours allait leur donner une recette d'immortalité. Et c'est vrai. Les animaux recommencent à chaque génération la même chose. Nous autres les hommes, par l'éducation, nous nous léguons des millénaires de vies accumulées.

J'ai enseigné comme ça dans les lycées pendant pas mal d'années tout en continuant mes études de philosophie. Je te l'ai dit : j'ai enquillé ensuite sur une thèse de philo sur tous mes branquignolles de la pensée. Elle m'a permis d'entrer au CNRS et d'être enseignant à mi-temps en fac puis je suis retourné au lycée à faire le prof dans toute la France. Alors voilà, j'ai donc attaqué le beau métier de prof à vingt ans, et je pense que c'est assez cohérent de dire qu'à mes trente-cinq ans, après quinze ans passés à merner avec les mômes, je l'avais à peu près compris. C'est Camus qui dit qu'il faut trente ans pour faire un maître-ouvrier et un week-end pour faire un président ! Eh ben, tu vois, moi, au bout de quinze ans, je ne sais pas si j'étais un bon demi-maître, mais je pigeais quand même un petit peu mieux les finesses de ce boulot. Et à ce moment-là, les choses vont commencer à basculer à nouveau, tout en douceur...



Y. L. : C'est à cette période que tu commences à être sollicité de plus en plus pour faire de la philosophie à l'extérieur ?

A. G. Ça commence par une copine, la grande Cécile qui me dit un jour comme ça, sous le figuier du jardin où on bouillottait un poulet à l'indienne : « Mais qu'est-ce que c'est la philo ? Moi j'en ai jamais fait, j'ai arrêté l'école avant ». « Eh ben, que je lui réponds, je veux bien t'expliquer le truc, mais où on fait ça ? ». Et là, il y avait aussi une psy qui intervient : « Ben vous avez qu'à faire ça chez moi, ça m'intéresse aussi ». Alors voilà qu'on commence à se faire des petites soirées où je raconte la philo. Et puis s'ajoutent des copains et des copines, et des copains de copains. Devant l'ampleur du truc, on était à l'étroit chez la psy ! « Bon, ben d'accord, qu'elle dit, la grande Cécile, c'est pas grave, on n'a qu'à continuer le truc dans mon bistro ». Bing on se retrouve une fois par mois dans son bastringue tout ce qu'il y a de mignon à Vauvert. Avec toute la bande de copains qu'on était.

YL : Ce sont tous les copains de la première heure qui vont fonder Diogène Consultants ?

AG : Oui, oui ! Tous ! C'est très important, ça, les copains et la vie associative ! C'est eux qui ont cru en moi dès le début en me persuadant que j'étais capable de taper dans la philo dans les bistros. Et voilà qu'on se retrouve, avec toute la meute, quinze, vingt qu'on était à l'époque, à philosopher en liberté, entre le perco et le pernod. Très vite, on se retrouve à trente, cinquante, quatre-vingts ! On monte une assoc', Diogène Consultants, on pose un tonneau à l'entrée et les gens mettent l'artiche qu'ils veulent, s'ils en ont, à la sortie, pour soutenir la cause. Et ça marche du feu de dieu, cette histoire du tonneau de se faire payer au chapeau !

YL : Pourtant, Vauvert, c'était plutôt un patelin éloigné des centres culturels ?

AG : Eh bien, pendant six ans, une fois par mois, on faisait éclater les murs, tellement le populo se massait pour se prendre au jeu de la dialectique et de l'intelligence. Les élus de gauche devenaient un peu dingues à l'époque, terrorisés de ce succès populaire. De l'aveu d'un d'entre eux à l'époque, ils ont même commandité une enquête des RG sur mon passé d'anarcho-syndicaliste à la CNT parce qu'ils étaient persuadés qu'on allait monter une liste contre eux. Mais nous, on ne voulait que fabriquer de l'intelligence collective. Et eux, ils pensaient prise de pouvoir à Vauvert, en petite Camargue ! Comme si l'intelligence était compatible avec l'élection !

YL : Et c'est là que tu as commencé à être sollicité ?

AG : Oui, progressivement, pour les nouveaux horizons que l'on voit dans le film. J'étais sollicité de plus en plus pour faire de la philosophie à l'extérieur, mais c'était aussi un truc douloureux pour moi, parce que j'ai toujours adoré le contact avec les gosses. Mais je ne pouvais pas être sur les deux chantiers à la fois, les lycées et les interventions publiques. Je me suis dit : tu vas aller du côté où la philo est une urgence vitale. Pour les gosses, elle est peut-être moins urgence vitale. Mais je ne faisais pas le mariolle, parce que c'était quitter le giron confortable de l'Éducation Nationale.

YL : Ce que tu avais travaillé, exploré avec ta thèse... Tu continues à interroger cette philosophie de la marge ? En même temps, le public auquel tu t'adresses est lui aussi bien souvent à la marge ?

AG : Ce n'est pas une décision volontaire, mais c'est vrai que mon appétence et mes tendances naturelles m'ont conduit là-dessus. La première chose qui m'importe : la philosophie, elle est la marginalité. Le problème ou la difficulté aujourd'hui, tu sais, c'est que cette expression de Diderot est maintenant sur toutes les affiches : « Il faut rendre la philo populaire ». L'erreur, je crois, c'est de gauchir le truc et de balancer : « il faut rendre la philo convenable ». Ce qui m'emmerde, quand on dit il faut rendre la philo populaire, c'est qu'on sous-entend qu'il faudrait la rendre inoffensive, sympathique et douce. Or, rendre la philo populaire, c'est permettre au peuple de se confronter à cette rugosité douloureuse, dérangeante, insolente, violente, qui subvertit les autorités, qui subvertit la normalité, qui s'appelle la philosophie. Ça, je veux bien l'entendre. Je veux bien que la philo soit populaire, pourvu que le peuple se coltine lui-même l'existence, en tant qu'elle est d'abord quelque chose marquée au sceau de l'inattendu, du dérangeant, du stupéfiant, de l'inquiétant, du taraudant, du questionnant...

YL : On ne peut pas philosopher autrement qu'en risquant quelque chose ?

AG : C'est la définition de la philosophie que Socrate donne, dans la bouche de Platon, dans Le Phédon : La philosophie est un beau risque.

e ne conçois pas qu'on puisse philosopher douillettement auprès d'un auditoire convaincu, ou qui voudrait être rasséréiné ou rassuré dans ses préjugés ou dans l'opinion commune. Donc, ça explique sans doute le fait que j'ai vraiment l'impression que je philosophe quand je suis effectivement dans ces milieux « non conventionnels », qui sortent du consensus, et dans lesquels, lorsque la parole philosophique est utilisée, elle est totalement désinhibée par rapport aux conventions culturelles.

Yohan Laffort : Comment as-tu vécu l'expérience du film ?

Alain Guyard : Ça m'a obligé à me remettre en question, je me suis demandé pour la première fois ce que je faisais. Avant, je ne me posais jamais la question, je faisais ! Le regard que tu as porté sur moi m'a obligé à me décentrer de ma pratique, pour mieux l'interroger. Sans le film, je n'aurais jamais pu théoriser ce que je faisais.

YL : Je me suis rendu compte avec le monteur, que des thèmes forts de ta pensée se faisaient écho, et se retrouvaient de façon récurrente au cours du film : le passage par l'épreuve et l'ascèse, l'importance donnée au geste et à sa maîtrise, l'inscription dans la précarité, l'incertain, dans le mouvant, dans le flux, la métamorphose, dans la mortalité, l'expérience de la vacance et du vagabondage de la pensée, l'immersion dans le monde et sa réconciliation avec celui-ci, l'importance donnée à l'imaginaire, à l'intuition, la divinisation du banal... Et j'en oublie !

AG : En fait, ton film m'a permis de me penser comme philosophe. Parce qu'il m'a permis de repérer des concepts que je mouline obsessionnellement. Avant, je ne m'en rendais pas compte ! Le rapport au geste et au corps, le film m'a obligé à y revenir, à l'éclaircir et le retravailler...



YL : Tout ce que tu avances aussi autour de l'intuition, l'illumination, l'émerveillement, le nous, tout ce qui permet de briser cette espèce de carcan philosophique pour être enfin en disponibilité pour la vacance, pour la skholè, et donc pour la pensée en mouvement... Cette façon de chercher des positions médianes, difficiles, d'être sans cesse dans un entre-deux, sur le fil de la pensée...

AG : Ça, j'en étais bien conscient avant que tu arrives ! Ma position malaisée, c'était toujours de ne pas me présenter comme philosophe. Il fallait montrer que la philosophie n'est pas simplement que cette espèce de jonglerie brillante. Souvent j'insiste là-dessus pour rappeler aux gens que le philosophe n'est pas là où vous croyez.

YL : Il y a aussi des philosophes qui te sont chers, mais dont tu parles peu ?

AG : Les auteurs que j'aime vraiment beaucoup beaucoup, j'ai du mal à en parler. Bachelard, Jankélévitch, Lévinas... Pudeur ou manque de distance. Bachelard surtout est mon maître à penser. Tu as pu voir qu'en filigrane, dans tous mes propos, il se pose la question de l'imaginaire, ou plus généralement du dépassement de la rationalité par quelque chose qui n'est pas rationnel. C'est tout l'imaginaire du feu aussi qui se déploie là-dedans. Cette intuition, je la dois à mon vieux maître champenois. J'ai tout lu de lui, et j'ai lu tous les ouvrages d'alchimie qu'il a consultés à la bibliothèque municipale de Dijon. Je me souviens même avoir découvert - avec quelle émotion ! - des annotations de sa plume dans un grimoire du 17ème ! Mais Bachelard est un auteur très difficile, sous les dehors d'un collectionneur amoureux de poésie surréaliste. Il est impossible et paradoxal d'étudier objectivement les élans de l'imagination. Peut-être suis-je devenu absolument bachelardien parce que je me suis converti au roman et ne veux pas parler en philosophe des œuvres de l'imaginaire...

YL : Dans ton livre (33 leçons de philosophie par et pour les mauvais garçons, « leçon » n°29, Socrate garçon-boucher) et dans le film, tu évoques le rapport au geste et la façon dont il faut arrêter de penser à ce qu'on fait pour être vraiment dans son geste...

AG : C'est sûr, mais on ne se rend pas toujours compte de ce qu'on pense ! Il y a eu tout le travail en amont, toutes les heures qu'on a causé ensemble, quand on a pris la bagnole ensemble et qu'on parlait. Tu m'as obligé - et c'est tant mieux - à rendre compte, voire à rendre gorge de ce que j'avais dans le bide ! Ça m'a obligé à me silhouetter et à voir un peu où étaient mes ports d'attache. Avant, je ne le faisais pas, et ce n'est pas parce que je l'ai écrit dans le bouquin que je l'ai pensé. Tu m'as fait penser ma pensée ! Pour revenir à ta question, j'ai écrit un chapitre où je vante les mérites du garçon-boucher, parce que tailler dans la bidoche c'est finalement développer un rapport très spirituel à la matérialité de toute chose. Ça, d'accord, je viens de le dire. Mais je n'ai pas mesuré l'impact de cette pensée dans la mienne.

Je me souviens une fois d'avoir causé avec un braqueur en prison qui me prenait de haut : « Travailler dans ces lieux-là, c'est pas très reluisant pour un philosophe... » Et j'avais acquiescé ! C'était avant qu'on se rencontre. Il a sans doute fallu le détour de ton film et notre rencontre pour que je prenne pleinement conscience de la valeur de ce que je fais. Bien sûr, j'aime ce que je fais ! Mais je n'avais pas mesuré ce que ça pouvait signifier pour moi et pour les autres !

Philosopher en prison, c'est vraiment philosopher, parce que les types sont vraiment face à des problématiques existentielles importantes, conduits à des questionnements douloureux et tu vas dénouer tout ça avec eux, c'est un fait ! Là où il y a de la philosophie, il y a de la marginalité, parce que philosopher c'est se mettre en position d'inconfort. Mais tout cela, je ne l'avais pas conscientisé avant que tu m'aides à revenir avec insistance sur ces marginalités que je fréquente.

YL : Se coltiner cette marginalité, c'est aussi se coltiner des philosophes qui sont des philosophes de la marge.

AG : La philosophie est nécessairement marginalité, parce qu'elle susurre de l'ineffable.



YL : Je voulais parler de l'humour aussi. Je crois que ça fait aussi partie de ton personnage, et que sans ça, tes philos foraines ne seraient plus des philos foraines...

AG : C'est vrai qu'on n'en a pas encore parlé, mais ce qui est cher à mon cœur, c'est l'autodérision et l'humour. Pour moi, c'est la seule méthode d'approche, parce que c'est la méthode d'esquive. Si j'étais dans un discours de vérité, personne ne m'écouterait, et ça serait faux, parce qu'on ne peut pas enseigner l'ineffable. Donc il faut commencer déjà par se ridiculiser en public, passer pour un joyeux déconneur ! Ça permet aussi de ne pas faire le gourou, mais je crois que c'est la vraie méthode de travail. Notre entre-deux, c'est quoi ? Soit tu dis : je vais vous enseigner la vérité, je connais les idées... C'est horrible et ça ne marche pas ! Ou alors, tu prends acte de la fin des grandes idées, de la révélation et tu entres, défends et milites pour la pensée de la bricole, de l'approximation. L'humour et la déconne, ce n'est donc pas seulement une stratégie pour toucher le public, mais aussi la seule qu'on peut avoir face et dans le monde !

YL : Et puis il y a aussi l'idée quelquefois de jouer avec ton public, de jouer un philosophe contre un autre, d'aller contre ce que les gens avaient pris pour une vérité établie dix minutes avant... Ça me rappelle, dans le film, la dame un peu en colère qui ne sait plus qui croire...

AG : Ce qui est important aussi, c'est de ne pas ériger des figures. Ne pas transformer des philosophes en idoles. C'est difficile car d'un côté il faut montrer la cohérence des bonshommes et en même temps, il faut laisser toute la latitude à ton public pour que cette cohérence ne les fasse pas retomber dans le confort du maître à penser. J'aime bien revenir plusieurs fois sur un même lieu géographique, pour y débouler soudain avec un auteur afin de travailler contre un auteur cité précédemment et que les gens commençaient à vénérer. Michel Foucault, quand on lui demandait : « c'est quoi votre métier, parce qu'on a l'impression que vous faites une histoire de la médecine, de l'enfermement ? Vous êtes philosophe, historien ? » Il répondait : « je suis sapeur ! » Son travail visait à saper les fondations. Le philosophe est là pour abattre des fondations croulantes et pour que les gens se mettent en chantier ! Abattre les fondations, c'est une espèce d'outrance joyeuse à laquelle il faut convier les gens !

FICHE TECHNIQUE

Réalisateur
Image
Images additionnelles
Son
Son additionnel
Montage
Musique
Production

Yohan Laffort
Yanick Dumas
Olivier Guerin, Yohan Laffort
Frédéric Maury
Frédéric Gremeaux, Frank Tawil
Lionel Delebarre
Régis Deneque et Simon Fache
1001 Productions



www.laphilovagabonde.com

 [FACEBOOK.COM/LAPHILOVAGABONDE](https://www.facebook.com/laphilovagabonde)